


"Mes angoisses et nos luttes"



Le cinquième volume des souvenirs de Mme Juliette Adam a paru. Il s'intitule "Mes angoisses et nos luttes" et pendant plus de quatre cents pages, il nous fait assister aux événements politiques et littéraires—politiques surtout,—qui se sont déroulés, en France, durant le cours des années 1871-1873.

Depuis cinq ans, Mme Adam a entrepris la publication de ses mémoires, et régulièrement, chaque année, à même date, cette plume vaillante livre un volumineux ouvrage au public.

Je me demande comment il se peut, qu'avec sa vie si bien remplie déjà par tant d'autres devoirs, elle ait encore le loisir d'écrire, et, la justesse du compliment de travail et de constance dans le travail, qu'un journaliste canadien discernait, l'autre jour, à un auteur français, me revient à l'esprit.

Sans doute, le travail intellectuel est plus assidu et plus suivi là-bas, qu'ici, mais je songe encore,—il m'est bien permis de nous chercher quelque excuse—que ceux qui s'adonnent largement à la carrière des lettres en Europe, sont, pour la plupart, débarrassés du grand souci du "struggle for life". Le voilà, le grand éteignoir qui paralyse les meilleurs efforts, qui rend les productions littéraires si rares parmi nous.

Mais revenons tout de suite à notre sujet, autrement plus agréable, et résumons brièvement l'intéressant volume qui s'ouvre à nos yeux.

"Mes angoisses et nos luttes", racontent les événements de deux années bien tourmentées. Je n'ai pas l'intention de m'attarder aux détails d'un récit sur la politique d'alors, récit qui soulève, en ce moment, quelques discussions, auxquelles a répondu victorieusement Mme Adam, dans le "Figaro" du mois dernier. Rappelons plutôt que le lecteur était resté, avec le dernier volume : "Mes Illusions et mes Souffrances durant le Siègle de Paris" sous le

coup de l'inquiétude que Madame Adam avait su lui inspirer en racontant ce terrible accident de chemin de fer, au cours duquel la valise d'Edmond Adam trouvée à l'arrière du train, dans un wagon broyé, au milieu de morts informes, avait fait croire qu'il était au nombre des victimes.

Heureusement, il n'en était rien. Le hasard, le destin a voulu qu'un ami, qui se trouve dans le même convoi que lui, l'invite à venir fumer dans une voiture qu'il a en tête du train. C'est grâce à ce déplacement qu'il échappe à une mort affreuse.

A quoi tient la vie quelquefois? Combien doivent à des incidents bien puérides de n'avoir pas été compris dans la catastrophe du pont de Québec!

Après le désastre de 1870, on tâtonne quelque peu pour former un gouvernement responsable; nous sommes témoins de la nomination, à la presque unanimité, de M. Thiers en qualité de chef du pouvoir exécutif de la République, et Mme Adam reproduit une lettre de Mme de Pierreclos, la nièce comme on le sait de Lamartine, où il est curieux de lire ce que le grand poète pensait d'un gouvernement de cette forme.

"Lorsque mon oncle vivait et leur parlait (à ses vieux amis aristocrates) de la République entre les mains d'hommes dignes de ce nom, ils levaient les épaules et répondaient : Poète."

Puis, très plaisamment, Mme de Pierreclos qui est surtout très patriote, déclare qu'elle "baiserait les griffes du diable s'il empêchait qu'on prenne l'Alsace-Lorraine."

Voilà un cri bien français! Hélas! la France est amputée de ses deux plus belles provinces! Vae victis! et Mme Adam pleure en écrivant: Ils nous ont pris le cœur de la France.

Les cinq milliards d'indemnité sont acceptés et les Prussiens entrent dans Paris par l'Arc de triomphe jusqu'ici la place de la Concorde. Dans les

"potins sur l'Europe" racontés par Mme de Pierreclos, nous apprenons que "Bismarck, le monstre prussien, adore la sonate de Beethoven en fa mineur, Il se la faisait jouer, pendant le siège de Paris.

"Tristia, ma Juliette", écrit alors au sujet de la reddition de Paris, Edmond Adam à sa femme, qui, à Bruyères, loin de son mari, loin de ses amis, à ce moment d'épreuves pénibles pour la patrie, est si malheureuse qu'il lui semble chaque jour ne pouvoir supporter le lendemain de son exil.

Il y a, dans le livre de Mme Adam, des Impressions sur la Commune qui doivent renouveler à ceux qui en ont été les témoins, toutes les sensations de douleur et d'épouvante qu'ils éprouvèrent alors.

Enfin, l'écrasement de la Commune allège les esprits et après des luttes, des débats où, M. Edmond Adam, en qualité de député joue un noble rôle et aide à l'apaisement des troubles, nous assistons à une revue à Longchamp, la première depuis la malheureuse guerre.

Un souffle d'enthousiasme passe sur nous à la lecture de ces pages si vibrantes, si pleines de patriotisme.

Je cède à la tentation grande de vous en détacher quelques extraits:

"La revue à Longchamp! Adam et moi nous sommes levés à une heure invraisemblable, émus aux larmes en songeant que le drapeau de notre France va nous apparaître dans les mains de soldats qui ont repris conscience de leur force; nous aurons des régiments réorganisés, avec une mentalité refaite, et la lointaine revanche, nous l'entreverrons..."

"Voici Mac-Mahon, le héros de Reichsoffen. Les régiments de cuirassiers sont frénétiquement acclamés. Chanzy, Jaurèguiberry, d'Aurelles de Paladine sont comme enveloppés d'une atmosphère d'applaudissements..."

"Thiers, (le président) ému au-delà de toute expression, lutte en vain contre son attendrissement. Sa petite taille se redresse; mais, de temps à autre, une larme coule de ses yeux qu'il ne peut retenir, ses paupières battent nerveusement. Grévy à sa droite, Simon à sa gauche, affectent la dignité.

"Lorsque à la fin de la revue le maréchal de Mac-Mahon vient saluer M.